

La plume et le papillon

Fabienne Michonnet

Roman

Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce.

Chateaubriand

Chapitre 1

La radio diffusait un vieux rock pendant que la voiture filait à vive allure dans la nuit sans lune. James, concentré, n'entendait rien, non pas qu'il soit sourd ou que le volume sonore soit réglé trop bas, non, il se remémorait la conversation qu'il venait d'avoir avec sa mère et il fulminait. Il se gara devant une imposante bâtisse dans laquelle il s'engouffra après avoir claqué la portière de la Maserati. Toujours plongé dans ses pensées, il grimpa l'escalier, encore sous le coup de la colère. Arrivé devant la porte de son appartement il chercha ses clés dans sa poche. C'est à ce moment que lui parvint, étouffée et inattendue, la musique du Lac des Cygnes de Tchaïkovski. Elle prit une toute autre ampleur lorsqu'il entra et s'avança en direction du salon. Le spectacle qui s'offrit alors à sa vue était étonnant sous bien des aspects : un homme roux, de stature imposante, habillé d'un tutu dont les coutures étaient sur le point de craquer, s'appliquait à faire des mouvements que l'on ne pouvait qualifier de gracieux. Sa maladresse, ses épaules charpentées, sa barbe broussailleuse, sa tignasse en désordre, tout comme son système pileux, en faisaient l'opposé de ce que le costume indiquait. Face à lui, dans le canapé, était nonchalamment installé un jeune homme dont la finesse des traits aurait été mieux appropriée à ceux d'un danseur. Ses cheveux bruns coupés en brosse lui donnaient l'air d'un adolescent et le regard rieur ajoutait à cette impression de jeunesse. James s'était arrêté dans l'embrasure de la porte et observait, amusé. La pseudo ballerine, s'avisant alors de sa présence, s'avança en effectuant une sorte de saut de puce et, s'arrêtant juste devant James, lui fit une profonde révérence tandis que son spectateur riait de plus belle. James, le sourire en coin, s'approcha du géant roux et le prit dans ses bras. L'homme qui était sur le canapé se joignit à eux tandis que la musique s'envolait dans un tourbillon de notes enflammées. Durant quelques instants le rire céda la place à l'émotion. Finalement, ils se détachèrent, et James, tout en s'installant à son tour sur le canapé, le sourire toujours accroché au coin des lèvres et ayant tout oublié de sa colère, déclara :

- J'aimerais profiter encore un peu du spectacle !

La ballerine releva le menton, prit un air inspiré et s'attaqua au défi tandis que James et son compagnon se tortillaient de rire. La scène prit fin lorsque le tutu émit un craquement sinistre et qu'à son tour, le danseur ne parvint plus à garder son sérieux. Quand ils eurent repris leur souffle James le complimenta :

- Superbe performance ! Je n'en reviens pas, toi te marier ?

- Eh oui, j'ai fait ma demande à Nancy et elle a accepté !

- Elle s'est rendu compte jusqu'à quel point tu pouvais être « mignonne » mon cher Mat !

Le troisième homme remarqua :

- Moi qui étais persuadé que tu épouserai un ordinateur, là tu m'épates !

- Que veux-tu mon petit Clark, c'est mon charme naturel qui vous a donné l'honneur de gagner ce pari ! Et puis Nancy est la seule fille que je connaisse qui soit capable de craquer mon mot de passe, en l'épousant je vais l'avoir à l'œil !

Mat faisait référence à la façon dont Nancy et lui avaient fait connaissance : il s'était rendu compte que quelqu'un avait forcé l'accès à toutes ses données ainsi que sa boîte mail. Fou de rage et se retrouvant dans le rôle de l'arroseur arrosé, il avait feint de n'avoir rien détecté et à son tour avait remonté la piste jusqu'à mettre la main sur la source de l'espionnage. Finalement, il avait réussi à trouver l'adresse de son espion et s'était rendu chez lui, prêt à tout casser. Les choses ne s'étaient pas passées exactement comme prévu lorsqu'il s'était retrouvé face à une jeune femme qu'il se rappela être de la même promo que lui à l'Université. Ils s'étaient dévisagés un instant, aussi surpris l'un que l'autre de se retrouver face à face et Mat lui avait finalement jeté avec hargne :

- C'est toi qui m'espionnes !

- Heu...

- Pourquoi ?

Il avait hurlé, faisant sursauter la jeune femme qui avait eu le réflexe de se reculer et de tenter de s'enfermer. Mais Mat avait été plus rapide, il s'était mis en travers de la porte et l'avait regardée d'un air toujours aussi furieux, attendant sa réponse. C'était lui le roi de l'informatique, option hacking, espionnage, sécurisation de données sensibles et autres attaques furtives. Il était sorti major de sa promo, pas parce qu'il était un élève assidu, mais parce qu'il jouissait d'une expérience qui était le fruit d'actions aussi nombreuses que peu avouables. Il ne s'était jamais fait prendre et pourtant il avait visité plus d'un site informatique rigoureusement secret. Il ne s'appelait pas Julien Assange, il ne voulait pas faire profiter son prochain de ses découvertes. Il se contentait de se donner des défis, allant de l'un à l'autre comme un joueur invétéré, et de nobles administrations telles que le Pentagone ou les services fiscaux s'étaient montrées à ses yeux dignes d'intérêt. Et cette fille-là, qui avait osé venir fouiller dans son ordinateur,

ce n'était tout simplement pas concevable. Il s'était avancé d'un pas, attendant sa réponse, détaillant le visage de la jeune femme qui apparemment était terrorisée. Il voulait une explication et l'avait prise par le bras, la secouant en réitérant sa question. Elle avait balbutié :

- Ils... ils m'ont payée pour que... pour que je leur dise ce que je pourrais apprendre sur James Ralington.

- James ?

Il l'avait regardée interloqué puis avait demandé :

- Qui ça ils ?

Elle lui avait alors cité le nom d'un journal populaire, et Mat, tout en poussant un gros soupir, avait levé les yeux au ciel.

- Ils te paient une fortune je suppose ?

- Non, pas du tout ils... ils...

Le menton de la jeune femme s'était mis à trembler, et elle tenta vainement de contrôler les larmes qui mouillèrent ses yeux.

- Ils quoi ?

La voix de Mat avait perdu un peu de sa fureur.

- Mon frère est en prison pour six mois, mes parents n'en savent rien, je leur ai fait croire qu'il était parti en Europe.

- Ils disent tout à tes parents si tu ne coopères pas avec eux, c'est ça ?

Elle opina de la tête sans le lâcher des yeux.

- Mais c'est du chantage !

Là, elle baissa ses cils sur ses joues et resta silencieuse. Mat réfléchissait tout en la dévisageant. Il lui demanda :

- Je peux entrer ?

Elle s'effaça pour le laisser passer et c'est ainsi que leur collaboration commença.

Ils se mirent d'accord pour fournir de fausses informations au journal et mirent James au courant de la situation. L'entente entre Mat et Nancy fut facile et naturelle, et, en la demandant en mariage, il venait de perdre le pari qu'ils s'étaient lancé entre amis lorsqu'ils étaient encore étudiants. À l'époque il était sûr et certain qu'il resterait célibataire, les femmes ne l'intéressaient pas du tout, contrairement à ses deux amis qui étaient pires que des missiles à têtes chercheuses.

Clark et James s'étaient dirigés vers la cuisine et Mat était parti se changer. Ils entamèrent leur repas tout en commentant l'évènement à venir, et James retrouvait de la gaieté avec ses compagnons. Cependant, Clark, qui savait que James devait avoir un entretien avec sa mère, le questionna à ce sujet. Il remarqua instantanément que tout n'allait pas pour le mieux.

- Ça c'est pas passé comme tu voulais ?

Pas de réponse, coup d'œil entre Clark et Mathew. Clark enchaîna avec délicatesse :

- Ta mère t'a annoncé que le poste de directeur financier était déjà pris et que ton beau-père t'avait trouvé un poste de nettoyeur de chiottes au sein de la grandissime entreprise Ralington !

James le fusilla des yeux mais resta silencieux. Il prit une part de pizza et commença à manger, songeur. Nouvel échange de regards entre Clark et Mathew mais cette fois-ci associé à un haussement de sourcils étonné. Les minutes qui suivirent s'emplirent du bruit de mâchoires en pleine action tandis que Clark et Mathew respectaient le silence de leur compagnon. Ce n'est qu'à la fin d'un deuxième morceau de pizza que James commença à expliquer l'entrevue et ses conséquences. Il laissa éclater sa colère et finalement se mit debout, agita les bras, passa les mains dans ses cheveux tandis que ses amis l'écoutaient puis le pressaient de questions.

- À Paris ? Mais qu'est-ce que tu vas aller faire à Paris ? Elle est folle, le siège social est ici, à Boston !

- Je ne te permets pas de dire que ma mère est folle !

James avait bondi, prêt à écraser son poing sur le nez de Clark. Heureusement, Mat l'avait intercepté à temps et, le poing de James toujours dans la main, d'une voix suave accompagnée d'un coup d'œil appuyé, il avait proposé :

- Et si nous passions au salon ?

James, de nouveau, s'était passé la main dans les cheveux et avait ouvert la voie aux deux autres tandis que Mat lançait un regard furieux à Clark. Celui-ci s'assit en face de James et marmonna :

- Excuse-moi, vieux...

James sourit, mais d'un sourire sans gaieté, et Mat se demanda où était passé le jeune homme insouciant qu'il avait connu il y avait cinq ans de cela. À l'époque, il venait d'arriver à Harvard et s'était vu attribuer une chambre avec James qui ne pensait qu'à deux choses : s'amuser et jouer au football américain. C'est d'ailleurs en cette qualité qu'il avait intégré la prestigieuse université. Les deux premières années James avait réussi à merveille aussi bien dans l'un que l'autre domaine. Par contre, ses résultats scolaires étaient déplorables, ce qui faisait enrager son père, pas parce qu'il avait dû devenir l'un des plus gros contributeurs financiers de l'université pour y faire intégrer son fils, mais parce qu'il s'inquiétait pour la gestion future de la multinationale qu'il possédait. Il souhaitait que son fils prenne sa suite, il le savait intelligent, entreprenant, décidé, et, atout suprême contrairement à lui-même, plein de charisme. Cela, il l'avait hérité de sa mère. Seulement voilà, il était aussi : têtu, obstiné,

indépendant, et ceci, il l'avait hérité de son père. James ne bâtissait pas pour le futur, non, il vivait pour le présent. Il parlait peu avec son père qui était très pris par la gestion de son entreprise et lorsqu'ils discutaient, ce dernier n'avait pas le temps d'entrer dans les détails, il allait toujours droit au but et avait tracé la direction de la vie de son fils. Seulement voilà, celui-ci s'acharnait à suivre des chemins différents de celui qui semblait relever de la logique. Et puis ce père était décédé par un petit matin d'hiver. James avait encaissé le coup, pleurant juste ce qu'il faut celui qu'il n'avait jamais réussi à aimer. Et pourtant, il y avait tout au fond de lui une sorte d'amertume, comme un trou impossible à reboucher. Il n'était plus parvenu à s'amuser avec insouciance, au contraire, il s'était finalement lancé à corps perdu dans les études comme s'il voulait rattraper le temps perdu. Ses notes étaient devenues excellentes mais son père n'était plus là pour le savoir. James avait soudainement ressenti le poids des responsabilités sur ses épaules, il souhaitait prendre la place de celui-ci, s'occuper de l'entreprise, la faire fructifier et curieusement cela ne lui semblait plus comme un incontournable devoir, non, c'était plutôt comme une deuxième naissance, comme si les possibles de la vie avaient évolué et s'étaient transformés. Il n'avait jamais aimé son père, pour autant il le respectait pour avoir développé une multinationale à partir d'un simple commerce local. À son décès, le directeur général, Édouard Grimlock, avait naturellement repris les rênes, il s'était imposé sans heurts et avait progressivement étendu son pouvoir de décision à l'ensemble du conglomérat. Trois ans plus tard, cerise sur le gâteau, ce dernier avait épousé la mère de James, faisant ainsi main basse sur cinquante pour cent des parts de l'entreprise. La moitié restante étant partagée entre la grand-mère de James et quelques actionnaires. James détestait ce beau-père qu'il présentait plus intéressé qu'amoureux, et ce qui le mettait hors de lui, c'était de se sentir évincé du système nerveux central de l'entreprise. Durant sa formation, il y avait fait tous ses stages, il y travaillait pendant ses vacances d'été aussi. Son beau-père lui avait fait découvrir différents services, il l'avait même envoyé jusqu'à Hong Kong développer une nouvelle filiale, mais jamais il ne l'avait laissé approcher du centre de décision, et il lui avait encore moins expliqué sa vision de la stratégie de développement de l'entreprise. Au début, James avait tenté de parler avec lui, de lui poser des questions, d'échanger des idées... Mais Édouard Grimlock était resté poliment distant. Il était mielleux et se montrait attentionné envers James, surtout devant sa mère, mais ce dernier se sentait mis à l'écart et piaffait d'impatience de pouvoir prendre sa place aux côtés de Grimlock et d'apprendre. Un jour, il en avait parlé avec sa mère qui avait éludé la question en lui affirmant qu'Édouard faisait au mieux. Le soir même, celui-ci lui avait servi un petit discours sur l'impatience de la jeunesse et sur l'importance de prendre le temps

d'acquérir de l'expérience, le tout avec un accent paternaliste qui avait mis James mal à l'aise tandis que sa mère était aux anges. Cependant, il avait plié et avait accepté sans broncher d'être trimbalé à droite et à gauche dans différentes annexes sans jamais approcher du centre décisionnel. Cette fois-ci, il avait espéré finalement un poste qui se trouvait être disponible, avec de larges responsabilités au sein du service financier, et, une fois de plus, il devait se rendre à l'évidence : il était écarté. La conversation qu'il avait eue avec sa mère avait été houleuse parce qu'il lui avait clairement dit qu'il soupçonnait Édouard de le mettre de côté. Sa mère s'était fâchée et lui avait rétorqué qu'avec tout ce qu'Édouard avait fait pour eux il se montrait ingrat et qu'il n'était en fait qu'un ambitieux qui, comme un enfant gâté, voulait tout et tout de suite. James était parti en claquant la porte, ne sachant plus que penser...

Un silence se fit tandis qu'il achevait son récit. Ses deux amis l'avaient écouté sans piper mot puis les questions fusèrent :

- As-tu une preuve qu'il t'éloigne ou est-ce simplement une impression ?

- Non, je n'ai aucune preuve, ce n'est effectivement qu'une impression...

- Donc, si ça se trouve ton Édouard est un brave type qui te balade pour ton bien et celui de l'entreprise...

- Peut-être, oui... Mais... Je ne sais pas comment l'exprimer... Je n'arrive pas avoir confiance en lui...

- Pourtant ta mère lui fait confiance ?

- Ça ne veut pas dire qu'elle a raison !

Mathew les départagea à sa façon :

- Ça peut simplement vouloir dire qu'elle et toi vous n'avez pas les mêmes objectifs : elle ne veut se soucier de rien et dans ce cas ton beau-père remplit parfaitement son rôle, et toi tu souhaites diriger l'entreprise, et dans ce cas ton beau-père est sur ton chemin.

- C'est un bon résumé, la question que je me pose est de savoir si mon beau-père souhaite garder les rênes du pouvoir ou bien s'il entend un jour partager... Jusqu'à présent je pensais qu'il souhaitait parvenir un jour au partage, puis à me laisser finalement la place, mais je me trompais, je suis maintenant persuadé qu'il ne veut pas de moi à ses côtés et que la gestion de l'entreprise ne l'intéresse qu'en solo.

- C'est curieux, lorsque nous t'avons connu il y a quelques années tu ne te souciais pas du tout de l'entreprise et maintenant c'est comme si tu ne pouvais plus respirer sans elle !

- C'est vrai Clark, tu as raison... Les choses ont changé...

Le regard de James se perdit dans le vague. Cela faisait maintenant dix ans que son père était décédé. James avait fait de très longues études avec l'assentiment

d'Édouard qui lui accordait des revenus conséquents. Puis, il avait travaillé au sein de l'entreprise à des postes sans aucune responsabilité, mais il venait de passer le cap de la trentaine et avait l'impression de se retrouver sans poste fixe, dans le rôle de l'éternel étudiant. Il était encore en colocation avec ses amis ex-étudiants qui eux, avaient des jobs stables. Sa petite amie l'avait laissé tomber sans qu'il comprenne trop pourquoi, sinon que tout à coup, à ses yeux, il était devenu une sorte de « loser ». Quoi qu'il fasse, il avait le sentiment de tourner en rond, sa vie dorée de jeune homme trop bien payé pour ce qu'il faisait était creuse, et ce n'était pas un séjour en France dans une succursale de la multinationale Ralington qui allait changer quoi que ce soit à la situation.

- Changé ? Que veux-tu dire par là ?

James fut tiré de sa rêverie :

- Tout bêtement que j'ai vieilli, je souhaite avoir la place que je considère comme mienne car d'aussi loin que je me souviens c'est toujours ce que mon père avait souhaité : que je prenne sa suite tout comme lui avait pris celle de son grand-père. C'est curieux, je n'ai jamais été proche de mon père mais plus le temps passe, mieux je le comprends. En tout cas, je voudrais participer à la gestion de l'entreprise comme il l'avait imaginé, et pour une fois mes désirs rejoignent les siens ! Il aurait aimé me mettre le pied à l'étrier, d'ailleurs il ne demandait que ça et m'avait proposé de me prendre à ses côtés pendant les vacances. J'avais refusé, vous vous souvenez ? Je souhaitais préparer ce tournoi de foot inter-universités que finalement nous avons perdu !

James eut un petit sourire en coin tandis que Clark se risquait à lui demander :

- As-tu une autre solution que celle d'aller en France ?

- Aucun choix ne m'a été donné, ma mère semble penser que vivre à Paris et pouvoir profiter de la vie culturelle de la capitale Française est une chance extraordinaire pour un jeune homme de bonne famille. J'ai l'impression qu'elle ne me voit pas vieillir, elle me considère toujours comme un adolescent qui doit parfaire ses connaissances et sa culture...

- Et ton beau-père, qu'a-t-il dit ?

- Il n'était même pas là ! Il a laissé le soin à ma mère de m'annoncer la merveilleuse nouvelle, il s'imagine sans doute qu'en semant la discorde entre nous, il tirera mieux son épingle du jeu. Il va devoir consoler ma mère de notre dispute et une fois de plus elle va être convaincue qu'il est l'homme de la situation ! Plus le temps passe, plus il me dégoûte et j'en suis parvenu à le détester ! Je n'ai aucune issue, il va peut-être falloir que je laisse tomber et que je trouve une autre entreprise que la mienne pour m'embaucher !

- Quoi ?!

- Tu vois une autre solution ?

- Il y en a forcément une... réfléchissons...

Ce soir-là, toutes les idées, mêmes les plus loufoques (Mr Grimlock avait-il une fille d'un premier mariage qu'il serait possible d'épouser ?) furent émises et la conversation se poursuivit jusque tard dans la nuit. James eut une fois de plus la preuve que le lien d'amitié qui l'unissait à Clark et Mathew n'était pas mince, bien au contraire. Il passa le reste de la nuit à réfléchir. Au petit matin sa décision était prise : il devait se battre, défendre et protéger son bien, sa place et sa dignité. Il avait échafaudé un plan et attendit le dîner pour en parler à ses compagnons. Il avait besoin de leur aide et passa la journée à tourner en rond, à réfléchir encore et encore pour en définir les contours. L'objectif final était d'une simplicité enfantine : reprendre les rênes de l'entreprise. La stratégie était un faisceau d'actions qui permettraient de s'y faire une place, d'être reconnu comme celui qui serait le plus à même de gérer les affaires. Le soir, il expliqua tout de ses projets à ses amis qui, avec lui, se mirent à rêver de cette reprise en main qui n'était que justice. Ils s'étaient pris au jeu et renchérisaient sur ses idées avec des yeux brillants.

- On l'espionne ?

- Oui, il faut que l'on sache tout de lui, c'est le seul moyen de savoir ce qu'il trame et surtout comment l'évincer. Il doit avoir un point faible, il faut que nous le trouvions.

- J'ai une super idée : je démissionne et je me fais embaucher chez Ralington !

- Tu plaisantes Clark ?

- Pas du tout, je m'ennuie au travail et je n'ai aucun espoir d'avancement, donc il faut que je change d'entreprise, alors pourquoi ne pas tenter ma chance chez Ralington ?

- Tu as raison ! Pourquoi pas ?

James avait les yeux brillants,

- Je vais t'obtenir les coordonnées du directeur des ressources humaines et je jeterai un œil sur les postes à pourvoir.

- Du moment que tu ne mentionnes pas que nous nous connaissons. Si je parviens à entrer dans la place j'aurai des informations...

Clark se frottait les mains :

- Voilà un bon début, mais ce n'est pas parce que nous serons au courant de ses projets que cela te donnera ta place. Il va falloir être patient et te faire un nom, enfin... un prénom, James ! Les membres du comité de direction ne seront convaincus que si tu fais quelque coup d'éclat, quelque chose de remarquable... mais quoi...

- Il est trop tôt pour le définir, il y aura forcément une opportunité. En attendant, ce qui me chagrine c'est que je doive partir en France. Ma seule liaison avec l'entreprise ce sera vous !

- Ah non ! Pas du tout !

- Comment ça pas du tout ?

- Tu oublies ta mère, c'est une source d'informations elle aussi !

- Elle ne s'occupe pas du tout de l'entreprise et Édouard ne partage rien sur le sujet, tout comme mon père d'ailleurs...

- Peut-être, mais elle saura te dire s'il est soucieux ou s'il s'absente pour aller dans une filiale, elle sait forcément des choses, plus ou moins consciemment...

- Hum... Tu as raison, en plus, si je suis loin et que je lui pose des questions sur Édouard ou l'entreprise elle pensera simplement que je m'y intéresse...

- Reste donc à te réconcilier avec elle.

- Oh pour ça, pas de soucis, nous nous aimons trop pour vivre en mauvais termes, et si je faisais grise mine en rentrant hier soir, tu peux être sûr que de son côté elle était en larmes lorsqu'Édouard est revenu du travail. Elle ne se rend même pas compte qu'il la manipule pour son compte à lui... Ça me rend dingue !

- Et s'il avait une maîtresse ?

C'était Mat qui venait de lancer l'idée et les deux autres le regardaient interloqués.

- Oui, imaginez, ce serait parfait, si nous avions des preuves, ce serait un coup dur pour ta mère, mais elle saurait alors qu'il n'est avec elle que par intérêt. Dans ce cas, en tant que propriétaire de la majeure partie des parts elle aurait un poids de toute première importance pour désigner un nouveau dirigeant...

James poussa un gros soupir.

- Oui, ce serait un gros coup dur, mais... Tu sais, cette idée m'avait déjà effleuré... Je ne serais pas surpris que tu aies raison. Plus le temps passe, moins je comprends ce qu'ils font ensemble. Lorsque je suis avec eux, j'ai l'impression que mon beau-père joue un rôle mais qu'il n'est pas lui-même. Ma mère est une femme fantasque, qui vit dans son propre monde qu'elle réinvente au fur et à mesure que le temps passe. Son imagination n'a pas de bornes et je me souviens de dîners dans des soucoupes volantes ou nous atterrissions pour le dessert avant d'aller explorer une nouvelle planète (ma chambre) pour y passer la nuit. Je me rappelle aussi de soirées dans un zoo où les animaux avaient la parole ou bien dans un aéroport où les avions racontaient leurs voyages. Enfin, j'en passe et des meilleures... Lorsque mon père rentrait du travail et qu'il entendait nos conversations de martiens, de zèbres ou de fusées il souriait et restait un moment à nous écouter. Il n'y avait aucune ironie dans ses yeux, il aimait ce côté créatif hors normes de ma mère, sans doute cela le changeait-il de son monde à lui, qui

était très terre à terre. Je ne ressens rien de tout cela chez Édouard et lorsque qu'elle parle de pingouins sur la banquise en désignant les politiciens de Washington, il lève les yeux au ciel et s'arrange pour changer de conversation pour la faire revenir dans sa réalité avec une remarque du style : « Au fait, je n'ai plus de mousse à raser, pourrais-tu penser à m'en racheter s'il te plaît ? »

James venait d'imiter la voix et les manières d'Édouard à merveille, Mathew et Clark éclatèrent de rire en cœur.

- Pour quand ton départ est-il prévu ?

- Pour l'instant aucune date n'a été fixée...

Mat réfléchissait à voix haute:

- Il faut que tu mettes le temps qui te reste à profit pour trouver le maximum de renseignements... Je me charge d'internet, je passerai au crible ce qui s'y trouve : sur l'entreprise, ses dirigeants et bien sûr, sur ce cher Édouard !

Clark renchérisait :

- C'est la seule manière de trouver une faille et de le pousser dans ses retranchements...

James les écoutait pensivement, c'était la première fois qu'il s'ouvrait ainsi à eux, qu'il leur mentionnait sa situation dans les détails. Jusqu'alors, tout comme lui, ils avaient toujours cru que sa place l'attendait toute chaude au sein de l'entreprise de son père, d'ailleurs son train de vie en attestait. Ils étaient surpris par la réalité de la situation et avaient instantanément cherché à aider leur ami. Il était soulagé d'avoir parlé, de se sentir enfin compris. C'était comme si tout à coup, en leur décrivant les faits, tout était devenu plus clair, lui-même les découvrait dans leur triste réalité et une conséquence s'imposait dorénavant à lui comme elle s'était dévoilée naturellement à ses amis : il fallait agir ! Le plan de bataille grossièrement élaboré ce soir-là fut figolé dans les jours qui suivirent, et l'enthousiasme des amis de James ne faiblit pas, bien au contraire ! Pour ces jeunes gens, le côté espionnage et aventureux de leur plan les amusait et le lien d'amitié qui les unissait à James était sans failles. Celui-ci avait toujours été un compagnon loyal, par conséquent prendre fait et cause pour lui leur semblait comme un juste retour d'ascenseur. James disposait donc d'un expert-comptable, ça c'était Clark, et d'un roi de l'informatique, ça c'était Mat. Il fut décidé que James demanderait un délai avant de prendre ses nouvelles fonctions en France. Il avait trouvé un prétexte pour prendre rendez-vous avec Édouard et souhaitait faire profil bas. Quelques jours plus tard ils étaient réunis dans le salon et faisaient un premier bilan :

- Alors, ton entrevue avec ton beau-père, raconte !

- Eh bien, j'ai pu me rendre compte de tout un tas de petits détails auxquels je n'avais jamais prêté attention.

- Comme quoi ?
- Mon beau-père a installé un divan dans son bureau, enfin dans le bureau de mon père, dans mon bureau quoi...
- La piste de la maîtresse est à suivre !
- En effet, mais nous pouvons nous tromper.
- Oui, pour l'instant cela ne nous donne pas grand-chose... qu'as-tu remarqué d'autre ?
- Il est extrêmement méfiant, tous ses dossiers sont sous clef.
- Je trouverai la clef de son ordinateur, ne t'inquiète pas !
- Oh de ce côté-là je ne suis pas inquiet !
- D'autres choses ?
- Oui, tout le personnel du dernier étage a été changé progressivement, il ne reste plus personne qui ait connu mon père. J'ai cependant réussi à me procurer le nom du responsable auprès de qui tu dois déposer ton C.V., Mat.
- Super ! Pourvu que ça marche ! Il te faut absolument quelqu'un dans la place ! Le jour suivant James rendit visite à sa mère. Il la trouva allongée dans un transat près de la piscine, le regard dans le vide. Elle ne l'avait pas vu arriver et il put constater qu'elle avait une petite mine. Lorsqu'elle le vit elle le regarda d'un air interrogateur, puis, lisant instantanément l'humeur de son fils sur son visage, elle afficha un grand sourire. James entra dans le vif du sujet sans tourner autour du pot :
- Écoute maman, il ne faut plus qu'on se dispute comme ça toi et moi. On se rend malheureux tous les deux. J'ai bien réfléchi, d'accord pour la France. Je partirai dans un mois, j'ai quelques affaires à régler ici avant mon départ, et je ne peux pas être disponible avant.
- Oh je comprends ! Tu as une petite copine et la quitter brutalement te pose problème...
- Elle dévisagea son fils qui resta le plus énigmatique possible, elle décela cependant une lueur rieuse dans ses yeux et en déduisit qu'elle était sur la bonne voie.
- Tu aurais dû m'en parler... Donc, tout est réglé ?
- Oui, tout est réglé. J'avais une question à te poser, qui n'a rien à voir avec mon séjour en France...
- Oui, quelle question ?
- As-tu gardé les affaires de papa, je veux parler de celles qui étaient dans son bureau ?
- J'ai tout mis dans des cartons et je dois dire que je n'ai même pas pris la peine de trier, hormis un ou deux objets que je souhaitais garder en souvenir.
- Et tu as tout jeté ?

- Mais non, bien sûr que non, ils sont tous au grenier. Tu cherches quelque chose de précis ? On peut y aller ensemble si tu veux.

- Non, rien de précis, juste à mieux connaître papa.

Elle poussa un gros soupir...

- À toi aussi il te manque ?

- Ce n'est pas ce que j'ai dit, cependant j'aimerais mieux le connaître. Tu comprends, nous n'étions pas très proche mais...

- Il t'adorait mais n'a jamais su te le dire...

- Comment peux-tu dire ça ?

- Oh, ce n'est pas difficile, lorsqu'il est tombé malade il m'a fait promettre de me remarier dès que j'aurais rencontré quelqu'un digne de confiance. Il estimait que tu avais besoin d'un père et se rendait compte qu'il n'était pas à la hauteur, et crois-moi il en était très malheureux.

- Tu ne m'avais jamais dit tout ça ! Pourquoi ?

- Je ne pensais pas que cela aurait de l'importance pour toi, tu es tellement têtue que je n'avais aucune envie de tenter de te faire changer d'idée à son sujet. Et puis à quoi bon, il n'est plus là de toute façon, mais je ne l'oublie pas ; je sais qui il était, je connaissais ses forces comme ses faiblesses. Je sais aussi combien il nous a aimés...

- Et Édouard ?

- Il est digne de confiance n'est-ce pas ?

James sentit les yeux clairs de sa mère se poser sur lui, en l'interrogeant elle cherchait à se convaincre qu'elle avait fait le bon choix. C'est à ce moment qu'ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir et l'arrivée d'Édouard interrompit leur conversation. James échangea quelques mots par politesse avec son beau-père, se montrant aimable et bien disposé. Il prit ensuite congé et, se penchant pour embrasser sa mère, répondit tout bas à sa question :

- Oui, bien sûr !

Puis, ému par la conversation qu'il venait d'avoir, il la serra contre son cœur sous l'œil empli de curiosité de son beau-père. Il s'éloigna en disant à sa mère :

- Je monte au grenier ; dans des cartons tu as dit ?

- Oui, au fond à gauche !

Il monta les marches en courant presque et trouva les cartons en question. Il fit plusieurs voyages et en remplit sa voiture. Il avait hâte de les ouvrir pour faire un peu plus connaissance avec cet homme mystérieux qui était son père.

Une fois chez lui, James passa les heures suivantes à vider le contenu des cartons. Il alla de surprise en surprise, découvrant un homme qu'il ne connaissait pas et qui le surprenait sous bien des aspects. Il comprit que sa mère avait raison et que son père les aimait tous les deux sincèrement, d'une façon aussi discrète qu'elle

était profonde. Il en eut la preuve en s'apercevant avec stupeur que son père avait les cassettes de tous ses matchs et de tous les spectacles auxquels il avait participé étant enfant. Au dos de chaque cassette, son écriture fine mentionnait la date et l'évènement filmé. Il retrouva aussi des lettres que ses parents avaient échangées lorsqu'il était en voyage d'affaires. Il y demandait des nouvelles de James, soutenait sa femme et surtout lui exprimait beaucoup de tendresse ; et puis il y avait des photos de lui et de sa mère, et divers petits objets souvenirs, toujours liés à leur vie de famille. James laissa les papiers pour plus tard et, touché par ses découvertes, se coucha pour finalement se retrouver à pleurer son père comme jamais il ne l'avait fait. Pourtant, mêlée à sa tristesse, il y avait une sorte d'apaisement, et en s'endormant ce soir-là, il comprit qu'il ne serait plus jamais le même homme.

Il passa la journée du lendemain à éplucher tous les papiers de son père, traquant la moindre information sur l'entreprise. Il en apprit plus sur Ralington en une journée que les mois passés à travailler au sein de celle-ci. Il découvrit que son père avait un gros carnet dans lequel il notait toutes les décisions importantes concernant l'entreprise. Il y inscrivait le pourquoi et le comment et en quelques mots décrivait ce qui l'avait poussé à agir ainsi. La lecture de ce carnet fut pour James révélatrice : la pensée de son père était simple, concise et les objectifs à atteindre si clairement énoncés qu'il finit par tout comprendre de la conduite globale de cet énorme paquebot qu'était devenue l'entreprise Ralington. À quelques reprises, l'arrière-grand-père de James était nommé, ce dernier réalisa que son père le tenait en haute estime et que lui-même tenait compte de la manière dont son aïeul avait démarré l'entreprise. Il eut finalement la surprise de découvrir ces quelques lignes à la fin du carnet :

James,

Si tu lis ces lignes c'est que je ne suis plus de ce monde. Je suis malade et je suis conscient de n'en avoir plus pour longtemps. J'espère qu'elles te donneront le courage de t'atteler à la rude tâche qui est celle de gérer une entreprise telle que la nôtre. Je sais que tu en as les capacités mais tu devras en trouver la volonté au fond de toi-même. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise recette, il y a simplement l'envie de faire ou pas. Je regrette de ne pas avoir su t'insuffler de la curiosité vis-à-vis de l'entreprise, mais cela n'est rien. Je réalise qu'obnubilé par cet objectif, car c'en était un, j'ai oublié de te regarder grandir, de te

comprendre et de tenter moi aussi de mieux appréhender ton univers. Je n'en ai jamais eu la clef pour la simple et bonne raison que je n'ai jamais cherché à l'avoir. Nous avons vécu dans deux mondes parallèles, j'en suis le seul responsable. L'unique conclusion que l'on puisse tirer de tout cela, c'est que si un jour tu as un fils, apprends avec lui à oublier que tu as une entreprise ou un métier. Je serais déçu que la multinationale qui porte ton nom ne soit pas gérée par tes soins, mais finalement je le comprendrais et je ne le trouverais pas anormal. Tu vois, il m'aura fallu être au seuil de la mort pour comprendre tout cela, peut-être parce que je me sentirais plus en paix si je te sais heureux, tout simplement.

Ton père qui t'a toujours aimé : Henri.

James resta longtemps les yeux dans le vague, et finalement, murmura des paroles que jamais il n'aurait cru pouvoir prononcer un jour :

« Moi aussi je t'aime, papa. »

Chapitre 2

- J'en connais une qui a la voix dans les chaussettes ! Allez, raconte...
- Tu sais que tu es pire qu'une mère poule ?
- Tu as reçu la réponse pour ce poste d'assistante marketing, et c'est non... c'est ça ?
- (soupir) C'est l'exact résumé de leur réponse...
- Aie ! Écoute Fanny, c'est pas la fin du monde, des postes d'assistante marketing il y en a d'autres. Tu vauds bien mieux que ce simple job et tu le sais ! Ne baisse pas les bras, sois patiente !
- En théorie je suis d'accord avec toi, mais en pratique... toutes ces lettres, ces C.V. envoyés, pour aucun résultat ! Je donnerais cher pour quitter Ralington, j'en ai assez de ce hangar, de ce travail de manutentionnaire qui ne me mènera jamais à rien et ce simple poste d'assistante marketing m'a fait rêver tu ne peux pas savoir !
- Bon, tu sais quoi ? Ce soir, soirée spéciale pâtes aux moules, tu viens à la maison !
- Tu crois ? Ton Georges va peut-être se lasser de voir ta petite sœur débarquer au moindre coup de blues...
- Ne t'inquiète pas pour Georges, tu l'as mis dans ta poche la dernière fois que nous nous sommes vus.
- La dernière fois que...
- Chez papa et maman ! Tu te souviens ? Papa a commencé à tout vouloir savoir de son pedigree sans lui laisser en placer une, il était sûr de n'avoir à faire *qu'à* un collègue du Mac Do, il ne lui a même pas laissé le loisir d'expliquer qu'il était étudiant. Il était jugé d'avance sous prétexte qu'il était mon petit copain ! Et toi, tu as interrompu la conversation en disant : « Georges est un homme parfait pour Sabine, papa, mais de grâce, n'essaie pas de comprendre pourquoi, je crois qu'elle et toi vous n'avez pas tout à fait les mêmes critères de jugement. » Enfin... quelque chose dans ce genre là...

- C'est sûr que connaissant papa...
- Bon alors, pâtes aux moules ou tisane et trois biscottes ?
- T'es pire qu'un vendeur d'aspirateur ! Comment je ferais sans toi ?
- Pas difficile, tu perdrais un os à force d'être maigre et moi je perdrais ma meilleure avocate aux yeux de notre cher père !
- La future avocate c'est toi, pas moi !
- Dommage, parce que t'es bourrée de talent, mine de rien !
- Arrête de dire des bêtises et raccroche sinon je ne pourrai jamais partir de chez moi !
- Non, toi raccroche !
- Non toi !
- Bon, à trois !
- O.K. : un, deux, trois !

Il y eut un petit clic et Fanny se retrouva seule, ce qui la paniquait lorsqu'elle n'allait pas bien, et là, elle se sentait vraiment en dessous de tout. Sabine avait tout deviné, elle était un ange de l'avoir invitée et Fanny se sentit le cœur gonflé d'amour pour sa sœur. Elle attrapa son manteau, l'enfila à la hâte et sortit quelques secondes seulement après avoir raccroché. Elle était pressée de quitter la solitude de sa chambre pour se retrouver dans le minuscule studio qu'habitaient Sabine et Georges. Ces deux-là s'aimaient pour de bon et c'était comme si l'atmosphère du lieu était naturellement imprégnée de leur bonheur. Quelques stations de métro plus tard elle se retrouvait chez eux, soulagée d'échapper à une soirée morose.

- Entre, lui dit Sabine en l'embrassant sur la joue.
- Georges lui fit un petit coucou de loin, il était plongé dans ses cours et il poursuivit son travail tandis que les filles s'installaient dans le coin kitchenette et se mettaient à discuter à voix basse.
- Le boulot, demanda Sabine, ça marche ?
 - R.A.S., toujours aussi profondément ennuyeux, peu motivant et mal payé...
 - Tu regrettes d'être rentrée en France ?
 - Oh oui ! Moi qui pensais qu'en demandant un autre poste j'aurais automatiquement une promotion, je me suis bien fait avoir !
 - Il ne faut pas que tu cultives la déception, souviens-toi lorsque tu étais à Boston tu avais tellement hâte de rentrer !
 - Certes, le poste que j'occupais à la fin ne présentait pas grand intérêt, mais là j'ai décroché le gros lot ! Si j'avais su qu'un jour mes belles études me mèneraient là !
 - C'est transitoire, la situation va forcément évoluer !

- J'espère. Imagine que je doive supporter encore longtemps cette andouille de Willy !
- Toujours aussi... empressé ?
- Je passe mon temps à tenter de l'éviter...
- Tu en as peur ?
- Oui et non...
- Tu sais que tout cela porte un nom : le harcèlement ! Tu pourrais porter plainte contre lui !
- Et perdre mon travail ? Pour ensuite retourner chez papa et maman ? Non merci !
- Fais attention quand même...

Georges vint les rejoindre et la conversation reprit avec plus de légèreté. Fanny appréciait le compagnon de sa sœur, physiquement il n'avait pas été gâté par la nature, et pourtant il se dégageait de lui une forme de nonchalance tranquille qui cachait une vivacité d'esprit et un humour qui pouvait s'avérer décapant. Ce soir-là, il mit tout son cœur à faire sourire Fanny, lui qui se sentait si coupable d'avoir été longtemps méfiant à son égard. Il avait fini par découvrir que l'abord hautain et distant de la jeune femme cachait en réalité une personnalité sur la défensive, dont la gentillesse ne demandait qu'à se révéler. Il avait aussi compris que si Sabine protégeait sa petite sœur comme un dragon, ce n'était pas une relation à sens unique dans laquelle Fanny serait simple bénéficiaire. Il y avait en fait bien plus que cela entre elles deux. Fanny avait toujours été un soutien sans faille pour Sabine dont la scolarité chaotique avait généré un conflit avec leur père. Celui-ci, ingénieur tout droit sorti de polytechnique, terminait une carrière sans faute au sein d'un grand groupe. Ayant les moyens d'élever ses filles dans l'aisance, il avait souhaité qu'elles fassent de brillantes études sans jamais se poser la question de savoir si c'était pour son égo ou pour elles. Fanny avait toujours défendu et protégé sa grande sœur dont la scolarité avait posé problème. Leur mère restait d'une neutralité qui n'était pas de l'indifférence, mais de celle qui sous-entendait qu'elle ne s'autorisait pas une pensée différente de celle de son époux. Ce fut un échec pour Sabine tandis que Fanny réussissait à entrer dans une école de commerce pas trop mal cotée de la capitale. Tous les espoirs de leur père, déçus par son aînée, se reportèrent donc sur la plus jeune de ses filles. La situation aurait pu créer des tensions entre les sœurs ou de la jalousie mais il n'en fut rien. D'une certaine façon, en satisfaisant son père, Fanny protégeait sa sœur et prenait à son compte le fardeau de la réussite. Tout avait toujours bien fonctionné pour elle, jusqu'au jour où elle avait demandé une mutation du poste qu'elle occupait suite à un stage de fin d'études dans l'entreprise Ralington à Boston. Cela faisait deux ans qu'elle vivait heureuse à Boston, mais lorsqu'elle

avait rompu avec son compagnon et collègue de travail, tout était parti de travers. Son retour dans son pays lui avait semblé être la solution idéale. Elle pensait que le travail qu'on avait finalement consenti à lui proposer dans la filiale française serait une évolution dans la droite ligne de ce qu'elle avait fait jusqu'alors. Il n'en fut rien, bien au contraire, et elle se retrouvait coincée dans une situation impossible tandis que sa sœur avait tranquillement entamé des études de droit sans en parler à leur père : elle ne voulait pas être jugée, avait-elle expliqué à Fanny. Elle voulait faire les choses pour elle, sans avoir l'impression d'avoir des comptes à rendre. Avec son travail chez Mac Do et sa location à coût réduit chez une vieille dame en échange de menus services, elle s'en sortait. Puis elle avait rencontré Georges, et dorénavant habitait avec lui tout en poursuivant son bonhomme de chemin. Elle était en quatrième année et se destinait à devenir avocate. Georges, quant à lui, souhaitait devenir juriste d'entreprise, spécialiste des fusions et acquisitions. Mais de tout cela, le père des jeunes femmes ne savait rien, tout simplement parce que l'équilibre précédemment établi était un statu quo qui maintenait les apparences, et donc le rôle et la place de chacun dans le puzzle familial.

- Si j'ai bien compris tu es toujours dans la manutention ? Demanda Georges à Fanny.

- (Gros soupir) Eh oui ! Pas le choix !

- Tu finiras bien par trouver autre chose...

- Si ça pouvait arriver rapidement ça m'arrangerait !

- Tu as réussi à parler au directeur du site comme tu le souhaitais ?

- Oh oui, je l'ai « attrapé » sur le parking un matin, au moment où il descendait de sa voiture.

- Et alors ?

- Et alors rien ! Il m'a écouté le cou vissé sur sa cravate, la tête penchée et m'a répondu sans prendre de gants qu'il n'y avait rien d'autre pour moi et que je devais me considérer comme bienheureuse d'avoir un travail par ces temps de crise... Je lui ai dit que les américains m'avaient envoyé en France avec d'autres objectifs et là, il a eu un petit sourire en coin et m'a répondu : « Ici ce n'est pas le service marketing de Boston qui décide. »

Il avait l'air de celui qui est heureux d'imposer sa petite loi. Tu aurais vu l'expression de son visage : le chefaillon dans toute sa splendeur ! Il ne fera jamais rien pour moi, il faut que je quitte l'entreprise Ralington. En plus, j'ai Willy qui devient de plus en plus pot de colle, comme si j'étais sa chasse gardée !

- Eh bien, c'est pas joyeux tout ça ! En ce qui concerne Willy : envoie-le pâître, ne prends pas de gants !

- Je suis un peu méfiante car il est toujours avec le patron. C'est curieux, je me demande ce qu'ils peuvent bien faire tous les deux. L'autre jour, j'ai involontairement surpris une conversation dans laquelle ils parlaient d'un américain qu'ils devaient surveiller. Apparemment, le patron avait reçu des ordres dans ce sens. Ils se sont tus lorsqu'ils m'ont vue approcher. Ils ont échangé un regard, et moi, j'ai pris l'air bovin de celle qui n'a pas entendu qu'ils avaient une conversation. De toute façon, je me moque éperdument de ce qu'ils peuvent bien se raconter.

Fanny resta assez tard ce soir-là et Georges se proposa de la raccompagner. Elle réintégra sa chambre ayant digéré la mauvaise nouvelle de la journée et se coucha en songeant à son travail : l'entreprise Ralington distribuait tout un tas de produits aux quatre coins de la planète. Tout avait commencé avec de l'épicerie, ça c'était le grand-père, et puis il y avait eu les supermarchés développés sur tout le continent américain et progressivement sur différents point du globe, ça c'était le père, et visiblement tout le monde attendait le fils pour le développement du dernier volet : le « e-Commerce » c'est-à-dire le commerce par Internet. Fanny travaillait pour ce dernier secteur, aux États-Unis en tant qu'assistante marketing, en France pour... la mise en colis et l'expédition. Un hangar immense avait été construit près de Roissy, toutes les commandes de produits français y étaient centralisées et expédiées. Fanny s'occupait de tout ce qui était petit colisage : c'est-à-dire les commandes passées par des particuliers de n'importe quel point de la planète. Un chinois pouvait commander du foie gras chez Ralington, c'était Fanny qui se chargeait de lui expédier sa commande. Les fournisseurs étaient Français et la filiale fonctionnait comme une sorte de gigantesque coopérative. Willy s'occupait du gros colisage et du stockage en général. Un petit immeuble de bureaux jouxtait le hangar où quelques employés secondaient le patron pour faire fonctionner ce qui n'était qu'un minuscule maillon de la multinationale.

Quelques jours plus tard, elle arrivait au travail d'un pas pressé (son bus avait un peu de retard) lorsqu'elle vit un taxi entrer dans la cour et s'arrêter devant le bâtiment de bureaux. Un homme jeune, habillé d'un costume d'une coupe parfaite, en descendit. Fanny ne put s'empêcher de sourire en pensant : « pour Wall Street tu montes les marches et c'est la première à gauche ». Le jeune homme régla sa course et s'engouffra d'un pas décidé dans la bâtisse. Un peu plus tard, Fanny, qui était au fond du hangar et s'occupait de sa première commande, entendit son patron, Mr Levachot. Visiblement, il faisait faire la visite et Fanny constata que sa voix de fausset avait des montées dans les aigus. En revenant vers

le large comptoir qui se trouvait à l'entrée elle put constater qu'il était accompagné de l'homme au costume.

« Tiens, un contrôle ? Levachot à l'air mal à l'aise... Peut-être une inspection sur les conditions de travail ! Ils vont être contraints de mettre du chauffage en hiver et la clim en été, en plus ils vont revoir toute la déco ! Pendant qu'ils y sont, ils pourraient me fournir une petite voiturette de golf, j'irais plus vite et je me fatiguerais moins... »

Elle avait posé toute sa marchandise sur le comptoir et ne s'occupait pas d'eux. Tout en commençant à placer les denrées dans le carton sur lequel elle avait préalablement inscrit l'adresse, elle réfléchissait à la façon de transformer cet endroit lugubre en palace.

« Peut-être un jacuzzi au fond ? De larges fenêtres de toit pour laisser entrer la lumière, du bois blond pour une atmosphère douce et sereine... »

Elle sursauta en entendant la voix toute proche de Levachot qui s'adressait à elle :
- Mlle Dunoy ? Je voudrais vous présenter votre futur collègue qui nous arrive tout droit des États-Unis.

Puis se tournant vers James, il lui expliqua dans un anglais approximatif :

- Voici votre collègue, Fanny.

Le jeune homme regarda Fanny droit dans les yeux et lui tendit la main qu'elle saisit machinalement, trop surprise pour pouvoir articuler un son. Mr Levachot poursuivit :

- Mr Huston, j'ai eu des recommandations à votre sujet, sachez qu'ici c'est moi le patron, vous ne devrez rendre des comptes qu'à moi. Comme je vous l'ai expliqué, votre lieu de travail sera ce hangar. Rendez-vous ici demain matin à la même heure dans une tenue appropriée. Voilà, nous avons fait le tour, demain, Willy, mon collègue, prendra le temps de vous expliquer en détail ce que l'on attend de vous. Je vais devoir vous laisser car j'ai beaucoup de travail. J'espère que vous vous plairez parmi nous.

Tout en parlant il était ressorti accompagné du jeune américain qui ne disait rien. Ils avaient échangé une poignée de main sur le pas de la porte et Mr Levachot s'était éloigné en direction des bureaux. Fanny vit que le jeune homme hésitait une fraction de seconde et se tournait dans sa direction, elle lui tourna le dos délibérément et partit à pas pressés vers le fond du hangar. Elle n'entendit pas le soupir de l'américain, ne le vit pas ôter sa veste, la placer par-dessus son épaule et s'éloigner, la mâchoire crispée, le regard dur comme de l'acier.

Chapitre 3

- Salut James ! Alors, cette installation, ce boulot ?

Le visage de James venait de se fendre d'un large sourire, son portable à la main il continua à marcher le long d'une superbe avenue.

- Ah Clark ! Ça fait plaisir de t'entendre, tu ne peux pas savoir !

- Je te manque tant que ça ?

- Il faut reconnaître qu'ici, ils sont tellement débordants d'amitié, que j'ai le cœur au congélateur en permanence. Et encore, s'il n'y avait que ça !

- Laisse-moi deviner : ton appart de fonction est dans un quartier pourri, au vingtième étage sans ascenseur et ça sent l'urine dans la cage d'escalier...

- Même pas ! Là-dessus, ce cher Édouard a mis le paquet : j'ai un grand appart tout près des Champs Elysées, dans un immeuble cosu à souhait.

- Ah tu vois, il n'est pas toujours mauvais le bougre !

- Détrompe-toi ! Il fait en sorte de montrer une bonne façade, par contre, en ce qui concerne le boulot, là, il s'est fait plaisir...

- Ah bon ? Il t'a trouvé un job dans un salon de massage, il va falloir que tu les réapprovisionne en pots de crème ?

- Ça, ce serait le paradis ! Non, mon travail consiste à mettre en colis de la marchandise et à l'expédier aux clients. Je vais officier dans un hangar qui est situé à part du bâtiment des bureaux et je n'aurai donc pas accès à ceux-ci. Impossible de fouiner dans les ordinateurs et de laisser traîner mes oreilles, je ne serai pas en mesure de récupérer de l'info.

- Tu vas appeler Édouard et demander un changement de poste ?

- Non, ce n'est pas une bonne idée, je vais faire le gros dos et prendre le temps d'observer ce qui se passe autour de moi. Si j'ai accès à un ordinateur je ferai la copie de son contenu et j'enverrai le tout à Mat.

- Tu as eu le temps d'éplucher ce qu'il a dégoté sur Internet ?

- J'ai commencé à jeter un œil, il y a beaucoup de choses intéressantes. Grâce au carnet de mon père, je peux faire certains liens. Il y a mille et un détails que je

souhaiterais pouvoir vérifier dans les chiffres. Tu n'as toujours pas de nouvelles à propos de ta demande d'embauche ?

- Non, toujours rien. Par contre, j'ai consulté l'annuaire des anciens de Harvard. Il y en a quelques-uns qui travaillent chez toi et l'un d'entre eux est au service financier. J'ai réussi à le contacter, je lui ai expliqué que je souhaitais entrer chez Ralington car l'entreprise avait une dimension internationale. Je lui ai dit que je travaillais pour un tout petit cabinet comptable et que j'étouffais, bref, qu'à mes yeux, Ralington était synonyme d'ouverture vers le monde extérieur blablabla...

- Et ça a marché ?

- Je ne sais pas encore, mais il m'a proposé de venir prendre un verre ce soir avec lui, après le travail. Nous avons rendez-vous tout à l'heure dans un café, donc c'est sur la bonne voie !

- Ah ça c'est positif ! Avec un peu de chance tu vas tomber sur un type sympa qui sera pour nous une nouvelle source d'information. Au moins tu ne vas pas avoir à faire à une nana hautaine et distante qui tourne les talons dès qu'elle perçoit que tu veux lui parler !

- Voilà qui sent le vécu !

- On ne peut rien te cacher, ma future collaboratrice a fait preuve à mon égard d'une telle gentillesse que je me suis aussitôt senti accueilli par un iceberg en plein hiver un jour de tempête de neige.

- Jolie ?

- Tu as déjà vu une nana qui fait la tête être jolie toi ?

- Bon, si on résume : le lieu de travail n'est pas sympa, le patron n'est pas sympa, et la fille avec qui tu vas bosser n'est pas sympa... Quoi d'autre ?

- Un salaire de misère !

- Non !? Il ne t'a pas fait ce coup-là !

- Eh si ! À mon avis, à sa façon, ce cher Édouard me pousse vers la sortie... En tout cas, ils ne savent pas qui je suis réellement. Édouard m'avait prévenu qu'il donnerait le nom de famille de ma mère pour plus de confidentialité. En fait, je pense que c'est pour mieux les laisser me donner un poste minable et le salaire qui va avec.

- Tu comptes te dévoiler pour obtenir mieux ?

- Non, dans un premier temps nous allons continuer à fourbir nos armes. Il faut endormir la méfiance d'Édouard, tant que nous n'aurons pas percé sa carapace et trouvé une faille, il aura beau jeu de me faire passer pour un prétentieux qui veut toujours plus, le tout en continuant ses manigances.

- Et ta grand-mère, des nouvelles ?

- Non, mais notre petite conversation avant mon départ a complètement changé sa perception de son petit-fils, et de mon côté, celle de ma grand-mère ! De savoir

qu'elle avait exactement la même vision des choses que moi a été une vraie surprise. Je comprends maintenant pourquoi on ne la voyait plus depuis le décès de papa. Ce n'est pas qu'elle s'intéressait uniquement à lui comme nous l'avait laissé sous-entendre Édouard, c'est qu'en réalité elle a vu clair dans son jeu dès le début ! Elle aussi est très attachée à l'entreprise et quand je lui ai fait comprendre que je souhaitais la reprendre et que j'y travaillais, il y a eu entre nous un tel moment d'émotion qu'on s'est retrouvé tous les deux avec les larmes aux yeux. C'est incroyable, moi qui la trouvais froide et distante je la découvre sous un autre jour. Elle m'a parlé de mon père, de son enfance sans son propre père, de tout ce que son grand-père avait tenté de lui transmettre... J'ai réalisé que ma grand-mère était comme mon père : sous des dehors froids et indifférents elle cache en réalité une grande sensibilité et beaucoup d'amour, notamment pour moi ! L'idée de m'éloigner au moment où nous nous sommes retrouvés rend la distance encore plus difficilement supportable. Mais en même temps, je sais qu'elle est là, qu'elle me soutient et surtout que ma démarche est la bonne...

Il s'en suivit un petit silence et la voix de Clark souffla dans l'oreille de James :

- N'y a-t-il pas un adage qui dit : « À toute chose malheur est bon » ?

- Oui... Je dois t'ennuyer avec mes histoires... Désolé !

- Pas du tout, tu m'épargnes habilement la lecture de la presse à scandale pour tout connaître de ce rejeton d'une grande lignée d'épiciers !

- Oui, eh bien en attendant, le rejeton va devoir se serrer la ceinture !

- Ne me dis pas que tu n'as pas de noisettes cachées dans un coin, toi le roi de la finance !

- Oh là-dessus tu n'as pas tort ! Mais je vais tâcher de me débrouiller avec ce que j'ai tout en mettant du beurre dans les épinards grâce à ce cher Édouard.

- Ah bon ? Comment ?

- L'appart qu'il a loué pour moi est magnifique, il est situé dans un quartier superbe et très recherché : je vais le sous-louer pour aller prendre une chambre en banlieue, plus proche de mon boulot. Je ne veux pas perdre trop de temps dans les transports. De ce côté-là j'ai trouvé ce qu'il me faut, j'ai commencé à m'installer ! Je vais aussi revendre la Porsche qu'il a fait mettre dans le garage pour moi et me racheter une petite voiture passe partout, j'en ai commandé une, je l'aurai dans deux semaines.

Clark émit un petit sifflement :

- Alors là tu m'épates !

- Si en plus je te dis que j'ai envoyé un mail enthousiaste à maman, lui disant de bien remercier Édouard pour l'appart et la voiture, lui expliquant que le job me plaisait et que j'étais très heureux d'être à Paris, tu imagines le sentiment de victoire que mon cher beau-papa va éprouver !

- Eh bien, je vois que tu t'organises ! Tu as acheté un ordi ? Je crois que Mat a trouvé de nouveaux documents, histoire d'agrandir ta collection !

- Non, je n'ai pas eu le temps. Cette première semaine est passée à une vitesse incroyable. Je vous enverrai un message dès que je l'aurai et que je serai connecté. En attendant, j'ai mon téléphone, si tu penses qu'il y a quelque chose d'urgent et si les documents ne sont pas trop lourds, je peux voir les principaux.

- Pas à ce que je sache ! Je trie et j'organise au mieux ce qu'il trouve et si tu savais le nombre d'inepties que je vois passer sur toi, ta famille, ton entreprise...

- Malheureusement je ne suis pas surpris ! J'ai compris tout cela le jour où à dix ans je me suis retrouvé affublé d'un garde du corps, le temps qu'ils arrêtent un malade qui avait écrit tout un tas de lettres de menaces à mon père.

La conversation se prolongea encore quelques minutes sur les beautés de la ville de Paris et sur l'organisation du mariage de Mat, puis James raccrocha, heureux d'avoir pu parler à Clark. Il avait une foule de choses à faire et se dirigeait vers l'ambassade américaine pour voir si quelqu'un avait répondu à son annonce pour la location de son appartement. Il pensait que trouver un américain serait plus simple et surtout les explications plus faciles à donner quant à l'histoire de sous-location, étant donné qu'il ne pouvait pas fournir de contrat en bonne et due forme.

Le lendemain matin, il gara sa Porsche à une bonne distance de son lieu de travail où il arriva pile à l'heure. La veille, il avait croisé Willy dans les bureaux et Levachot les avait présentés, il se dirigea donc droit sur lui et lui serra la main avec un grand sourire. Il était décidé à faire le gros dos et ne voulait donner aucune prise à Édouard. Il allait donc tenter de se faire accepter par tout le personnel, surtout ses supérieurs hiérarchiques. Il se trouve que ce Willy, un homme court en jambe et large d'épaules, qui portait un tee shirt sur lequel était inscrit : « *Le meilleur c'est moi* », en faisait partie. Ils échangèrent quelques mots et, comme James était tourné en direction de la rue, il vit arriver la jeune femme si peu aimable qu'il avait rencontrée la veille. Elle avait une démarche altière, et de sa silhouette longiligne se dégageait une forme d'élégance qui contrastait étrangement avec ses vêtements, qui eux, étaient aux antipodes de l'élégance. Il plissa légèrement les yeux et Willy, à qui ce petit mouvement n'avait pas échappé, se retourna pour voir Fanny arriver. Ce dernier accueillit la jeune femme avec un grand sourire et se porta au-devant d'elle pour lui passer familièrement le bras autour des épaules. James nota la volonté de marquer la possession de la part de Willy, mais il constata aussi le regard fuyant de la jeune femme, ainsi que son attitude distante. Elle s'éloigna de lui après un : « Bonjour Willy, comment vas-tu ? » extrêmement neutre, et fit tout juste un petit signe de tête à James en guise de bonjour. Pas un sourire, pensa James, l'ambiance promet d'être

sympathique ! Willy passa cette première journée dans le hangar auprès de James pour le mettre au courant de ce qu'il aurait à faire. James se concentrait, son niveau de français était faible, il avait du mal à comprendre mais l'anglais de Willy était encore plus pauvre. Il n'eut cependant aucun mal à saisir le but de son travail qui consistait à ranger la marchandise dans le hangar lorsque les camions de livraison arrivaient et aussi à préparer les gros colis, ceux qui n'étaient pas pris en charge par la prénommée Fanny. À midi, chacun partit pour sa pause et James se retrouva seul, « *sympa l'ambiance* » pensa-t-il. Il s'installa dans un petit resto qu'il avait repéré en arrivant et en profita pour passer un coup de téléphone à Mat.

- Je te réveille ?

- Non, mais pas loin, je sors de ma douche ! Alors, comment ça va ? Ton job, qu'en penses-tu ?

- Bof, il n'y a rien à en penser, Édouard m'a vraiment gâté : je vais passer mes journées dans un hangar à manipuler de la marchandise : soit la déballer, soit la mettre en boîte pour l'expédier.

James entendit le petit rire de Mat à l'autre bout du téléphone.

- Tu trouves ça drôle ? Six années d'études au top niveau dans la meilleure fac des États-Unis pour en arriver à jouer les manutentionnaires ! Quel gâchis !

- Tes coéquipiers sont sympas ?

- Un type qui a le cerveau en dessous de la ceinture et une fille qui devrait prendre des leçons particulières pour apprendre à sourire !

- Jolie ?

- Comme un morceau de banquise...

- Ils savent qui tu es ?

- Oh non ! Ils sont si naturels dans leur stupidité et leur indifférence que ça prouve qu'ils ne sont au courant de rien ! En fait je t'appelais à propos d'un autre sujet : j'ai commencé à lire tout ce que tu as pu glaner sur Internet. Bravo ! Jamais je n'aurais pensé qu'il serait possible de trouver autant d'informations !

- Tu dois savoir que j'ai un peu triché : si ta société protégeait un peu mieux ses données informatiques, je n'aurais pas eu la moitié de ce que j'ai trouvé.

- Justement, à propos de triche, dans le hangar, il y a à notre disposition un ordi sur lequel nous avons les commandes passées et les références de leurs destinataires. Je n'ai pas accès aux bureaux, donc aucun moyen pour moi de fouiner de ce côté-là. Or, en étudiant tout ce que tu m'as fait parvenir, il s'avère qu'en ce qui concerne le développement du commerce internet, la branche française est un maillon faible de Ralington, j'aimerais savoir le pourquoi du comment. Pour ce faire, il faudrait que j'aie leurs données chiffrées, l'idéal serait de pouvoir jeter un œil sur leur bilan comptable, ce style de chose. J'aimerais

savoir comment aller voir l'info sur le système interne depuis l'ordi du hangar dans lequel je travaille. Est-ce que c'est possible ?

- C'est sans doute possible oui, mais il y a plusieurs cas de figure. Il faut que tu me fasses parvenir un certain nombre d'éléments pour que je puisse t'aider.

Mat énuméra en détail ce dont il aurait besoin, suggérant à son ami de prendre des photos de l'écran de l'ordinateur avec son téléphone pour lui faire parvenir de visu ce qu'il avait sous les yeux. Ils se mirent ensuite d'accord pour faire ensemble un point sur les éléments dont ils disposaient, par conf-call, le dimanche suivant avec Clark.

James avait décidé qu'il ne cacherait rien à ses deux amis et que la meilleure communication possible engendrerait le meilleur résultat. Il souhaitait que chacun dispose des mêmes informations que lui, et que la discussion soit ouverte. Il considérait Ralington comme sa chasse gardée mais avait en tête un passage qu'il avait lu dans le carnet de son père :

« La confiance n'est pas un cadeau : elle ne se donne pas, elle se gagne. Le temps, les évènements, la constance font naître cette relation qui n'a rien à voir avec un diplôme, une expérience même si elle est de haut niveau, et encore moins le rang social. Gérer une entreprise suppose savoir l'assembler sur des piliers dont la solidité doit être à toute épreuve. L'honnêteté, la motivation, la capacité sont indispensables pour générer une relation de confiance et cette relation ne pourra être cohérente que si elle n'est pas à sens unique. Le choix de ses collaborateurs est parfois complexe mais toujours capital. »

Les jours suivants James peaufina son installation, il s'était procuré tout le matériel informatique dont il avait besoin et finalisait l'achat de l'ameublement de son appartement. Il souriait à l'idée de vivre dans un endroit aussi exigu, lui qui était habitué à l'espace et au luxe ! Grâce à son annonce à l'ambassade il avait trouvé un locataire pour son appartement près des Champs Elysées, un homme d'une soixantaine d'années, qui lui avait dit n'être en France que pour quelques mois. L'homme, un certain Alan Douglas, en plus d'avoir payé un trimestre d'avance, avait présenté une lettre signée du premier consul assurant de sa solvabilité et de son intégrité. L'affaire s'était conclue rapidement et James était rentré chez lui se disant qu'au moins, sur ce point-là, il avait été maître de sa décision, ce n'était pas Édouard qui avait pu lui imposer l'endroit où il habiterait ! Du coup il en avait ressenti comme une impression de liberté, il réalisait que son beau-père avait toujours tout décidé, organisé et payé pour lui... C'était un piège qui l'enfermait et qui engendrait une bonne partie de la rancœur qu'il ressentait.

Il fit une bonne grasse matinée le dimanche suivant, les jours précédents avaient été bien remplis et un peu de repos supplémentaire le mit de joyeuse humeur. Il prit un brunch, et fit quelques courses en attendant le début de la conf-call. Sa ligne Internet avait été ouverte deux jours plus tôt, il se sentait heureux de pouvoir communiquer avec ses amis et lorsque leurs visages apparurent sur l'écran il ne put s'empêcher de le leur dire :

- Les gars, vous ne pouvez pas vous imaginer comme ça fait plaisir de vous voir !
- Tu dis ça mais tu t'es même pas rasé !

James passa sa main sur le bas de son visage et répondit à Mat :

- C'est parce que je savais que je ne pourrais pas t'embrasser ma poule ! Bon, alors, quelles sont les nouvelles ?
- On en a deux, une bonne et une mauvaise, tu veux laquelle en premier ?
- La mauvaise.
- D'accord, euh...

James vit Mat jeter un coup d'œil embarrassé à Clark. Il l'entendit distinctement lui dire :

- Vas-y, toi, dis-lui ! Moi j'suis nul pour annoncer ce style de truc !
- Qu'est-ce qu'il y a ? Quel style de truc ?
- C'est... c'est à propos de... d'Alicia...

James vit Clark se dandiner sur sa chaise et coupa court :

- Alicia ? Vous savez tous les deux qu'elle a rompu, elle m'a envoyé paître comme un malpropre et ça a été un coup dur, mais finalement elle a eu raison. Tout cela m'a fait réfléchir et si aujourd'hui j'ai décidé d'agir à propos de l'entreprise c'est parce que j'ai compris qu'il ne me suffisait pas d'être « le fils de ». Il faut que je me fasse un prénom ! J'ai compris aussi que seule ma position sociale avec tous les avantages qui vont avec l'intéressaient. Tout ça c'est désormais du passé !
- Euh... oui et non...
- Comment ça oui et non ?
- Eh bien, il se trouve qu'Alicia et Édouard entretiennent une relation...
- QUOI !
- Je t'ai mis quelques photos en copie...

Un lourd silence se fit et, sur leur écran, Clark et Mat ne virent plus que le dessus de la tête de James.

- Désolé James, mais c'était important que tu le saches...

James prit une profonde inspiration et releva la tête, Clark et Mat étaient là, qui le regardaient par écran interposé, avec la mine de deux gamins pris en train de faire une bêtise. Il décida d'évacuer le sujet :

- Bon, la bonne maintenant !

Clark retrouva instantanément le sourire :

- Tu as devant toi le nouveau directeur du service comptabilité de la branche supermarché de chez Ralington !

James, à son tour, arbora soudainement un large sourire.

- Eh bien ! Je ne sais pas ce que tu leur as fait, mais en ce qui me concerne je n'ai jamais eu un tel niveau de responsabilité au sein de l'entreprise et si ça continue comme ça je vais finir comme femme de ménage !

- C'est si peu enthousiasmant que ça ?

- Oh oui !

En quelques mots James leur expliqua dans les détails son job ainsi que son niveau hiérarchique et, au bout du compte, la dose d'ennui qu'il devait s'ingurgiter placidement. Clark lui remonta le moral en analysant la situation :

- À mon avis, ton beau-père a peur de toi, donc il t'éloigne géographiquement et en prime fait tout pour te dégoûter. Tout jeune homme normalement constitué irait piquer une grosse colère auprès de beau-papa et finirait par claquer la porte pour aller voir ailleurs. Certains songeraient même à monter une entreprise concurrente histoire de couler celle de beau-papa !

- Ça, c'est pas bête ! Ce qui m'intrigue, c'est qu'en m'éloignant il ne m'a plus sous les yeux, il prend un risque, quoique... mon cher collègue, prénommé Willy, est aux avant-postes pour me surveiller et Dieu sait quelles consignes il a pu recevoir...

- Il faut que tu sois prudent, ne bidouille leur ordi que lorsqu'il n'est pas là, applique-toi à faire ton boulot comme un bon petit toutou, il ne faut pas leur donner prise ! Je ne serais pas étonné que ton beau-père réagisse à un moment ou à un autre, ton calme et ton application vont le surprendre, il va forcément chercher à comprendre ce qui se passe.

- Tu as raison et jusqu'à présent je fais le gros dos, mais ce n'est pas l'envie de lui clouer le bec qui me manque !

- Nous n'avons pas suffisamment de matière pour l'instant, si ce n'est pour semer la zizanie dans son couple, mais ce n'est pas l'objectif final n'est-ce pas ?

- Oh non ! Tout cela m'écœure et je me sens à la fois triste pour ma mère, en colère contre Alicia et...et... terriblement vexé en tant qu'homme.

La voix désabusée de Clark interrompit les pensées noires de James :

- Bof de toute façon, Alicia, à part des gros seins, elle n'avait rien de bien !

James et Mat ne purent s'empêcher d'éclater de rire. La conversation se poursuivit encore un moment, notamment en ce qui concernait l'intégration de Clark au sein de l'entreprise Ralington. Il allait être en mesure de collecter de l'information et avait déjà fait des plans avec Mat sur la façon la plus rapide et la plus discrète de transférer les données jusqu'à l'ordinateur surpuissant que Mat lui avait suggéré d'acheter. Ce dernier avait transformé la chambre de James en

centre informatique dernier cri et était déjà parvenu à craquer un certain nombre de mots de passe et autres codes secrets destinés à protéger les données de l'entreprise. Il avait notamment déniché la liste de tous les prestataires qui travaillaient pour Ralington, ils constituaient un point d'entrée possible dans le système informatique de la multinationale. Mat était tout à son affaire : un vrai chien de chasse suivant une piste ! Dès qu'il avait une source il la remontait méthodiquement dans le but final et avoué de s'introduire au cœur même du système informatique de Ralington. Il s'intéressait tout particulièrement au service financier bien sûr, mais aussi à la boîte mail des principaux dirigeants. Le travail était titanesque et les données recueillies tellement nombreuses que Clark l'aidait chaque soir à trier et organiser l'information. Clark renvoyait ensuite un condensé de ce qu'ils avaient trouvé à James et celui-ci relisait tout en détail dès son retour du travail. Il renvoyait à Clark ce qui lui semblait indispensable de garder et buvait les données comme une éponge. Son cerveau enregistrait tout, il se posait mille et une questions et demandait à Clark de l'aide pour établir des courbes permettant la comparaison sur plusieurs années en ce qui concernait chacune des branches de l'entreprise. Il avait conscience de son rôle de pilote et savait que se noyer dans les détails était inutile, il devait acquérir une vision d'ensemble, c'était à ça que l'avaient mené ses études : l'analyse et la compréhension des comptes. Clark savait élaborer les tableaux de bord, James les analysait et pouvait en entrevoir des conséquences.

La conversation dura encore une bonne heure et lorsque James éteignit son ordinateur il se sentit étrangement vide. Il repensa quelques instants à Alicia, se fit la remarque que cela faisait plus d'un an qu'elle l'avait plaqué et sentit une boule d'amertume lui monter au fond de la gorge. Édouard se moquait de lui, de sa mère donc sa femme, et Alicia ne s'avérait être qu'une femme vénale. Jusqu'à présent, la seule motivation de James avait été de récupérer « son » entreprise, mais il sentit le goût amer de la vengeance lui monter dans la gorge. Il savait dorénavant une chose : il n'aurait aucune pitié pour son beau-père.

Chapitre 4

- Allô Sabine ?

- Ah Fanny ! Alors, quoi de neuf ?

- Je suis contente, tu ne peux pas savoir ! Un cabinet de recrutement m'a contactée et j'ai rendez-vous la semaine prochaine, sachant que je travaille ils ont accepté de me recevoir un samedi matin ! Je suis excitée comme une puce ! Si seulement ça pouvait marcher !

- Waouh ! Super ! Je croise les doigts ! Et ton travail ? Cet américain, sympa ?

- J'en sais rien ! À priori pas désagréable...

- C'est tout ? Pourtant je croyais qu'il travaillait dans le hangar avec toi et pas dans les bureaux ?

- Oui, c'est le cas, et le grand avantage c'est que je vois moins ce cher Willy qui m'a claironné au moins dix fois qu'il avait eu une promotion. Il est devenu l'ombre de Levachot, à eux deux on dirait des mafieux en train d'organiser un trafic ! Ils ont l'air sournois et font des messes basses, drôle de façon de diriger une entreprise !

- Donc tu te trouves en tête-à-tête toute la journée avec un type tout droit venu d'un pays que tu déclarais être le meilleur pays au monde pour y vivre il n'y pas si longtemps de ça, et la seule chose que tu trouves à en dire c'est qu'à priori il n'est pas désagréable ?...

- Arrête de m'embêter avec ce type, après ma mésaventure des États-Unis je te jure que je ne suis pas près de recommencer ! J'ai été très amoureuse d'Andrew et je me suis aperçue qu'il jouait avec moi comme un chat joue avec une souris. Je l'ai plaqué et il m'a rendu la vie au boulot impossible.

- Andrew, Willy, décidément tu n'as pas de chance !

- En ce qui concerne Willy, je me suis contentée d'accepter d'aller déjeuner avec lui, ce qui ne signifie pas que j'étais amoureuse de lui ! Lorsqu'il m'a embrassée dans la voiture, c'était un baiser volé ! J'avais accepté ce déjeuner parce que l'invitation venait d'un collègue, pour autant je savais que nous n'étions pas sur

la même longueur d'onde. Ce type n'a aucune finesse, ses pensées se limitent à son obéissance absurde envers Levachot et le dessous de sa ceinture, point. En attendant, j'ai compris la leçon et je me tiens à distance de mes collègues de travail, ça vaut pour l'américain aussi.

- Je suis déçue, moi qui aimerais voir ma petite sœur tomber amoureuse pour de bon !

- Pour quoi faire ? Tu ne crois pas que ma vie est suffisamment compliquée comme ça ?

- Non, je ne crois pas...

- Assez parlé de moi, parlons de toi, mais d'abord une question : viendrais-tu déjeuner avec moi samedi midi, mon rendez-vous est à quatorze heures trente et il faut que je me détende un peu avant d'y aller !

- Pas de problème, tu passes me prendre ?

- D'accord ! Bon alors et toi ? Tes cours, ça va comme tu veux ? Et mon ami Georges, comment va-t-il ?

Sabine donna de leurs nouvelles et après un long moment, Fanny raccrocha, le sourire aux lèvres. Les jours suivants, elle partit le cœur plus léger au travail, elle avait espoir que cet entretien débouche sur quelque chose de sérieux. Elle était prête à se battre pour décrocher un autre travail que celui qu'elle effectuait chez Ralington. D'ailleurs, cette entreprise lui sortait par tous les pores de la peau, elle aurait donné cher pour pouvoir la quitter, tourner la page...

James venait à peine de rentrer chez lui que le téléphone sonnait, c'était son locataire :

- Je suis désolé de vous déranger mais il y a eu un coup de téléphone pour vous et la dame demande à ce que vous rappeliez, je vous donne son numéro ?

James avait pris un bout de papier et un crayon et notait. Son locataire poursuivit :

- Il y a un problème à l'appartement, il faudrait que l'on se voie.

- Un problème ? Quel problème ?

- Il faut que vous veniez en juger par vous-même, mais ça sera vite réglé, ne vous inquiétez pas ! Samedi prochain en fin d'après-midi, vous seriez disponible ?

- Euh... Oui, d'accord.

- Parfait, dans ce cas à samedi, vers dix-sept heures, ça vous va ?

- Très bien, à samedi, bonne soirée.

James raccrocha et composa le numéro que son locataire lui avait donné : il reconnut aussitôt la voix de sa grand-mère :

- Ah James ! Mon chéri !

Il haussa les sourcils de surprise, jamais sa grand-mère ne s'était permis une telle familiarité, d'ordinaire elle était plutôt froide et distante. Elle poursuivit sans lui laisser le temps de placer un mot :

- Je sais, ce coup de téléphone doit te sembler bizarre, je ne t'appelle jamais d'habitude. En fait, tout a changé, et ce pour mon plus grand bonheur ! Tout d'abord il y a eu ta visite, avant ton départ pour la France, et toutes tes questions sur ton père, ton arrière-grand-père et leur entreprise... Je... Je me suis aperçue que je m'étais trompée sur ton compte, que tu t'intéressais réellement à l'entreprise et que tu n'avais pas pour seul but dans la vie de te pavaner en Maserati accompagné d'une poule... Tu m'écoutes ?

- Oui, grand-mère.

- Reconnais que c'est quand même un peu l'image que tu projettes !

- Euh... eh bien... oui, sans doute puisque tu le dis...

- Bon, bref, cela m'a fait réfléchir. Tu sais que mes rapports avec ta mère n'ont jamais été très bons, je l'ai toujours considérée comme une excentrique opportuniste qui avait réussi à mettre le grappin sur le meilleur parti qu'elle aurait pu imaginer...

- Maman, opportuniste ? Mais enfin grand-mère...

- J'ai révisé mon jugement, rassure-toi ! Je l'ai invitée à déjeuner car je souhaitais en savoir plus sur toi, mais c'est finalement elle que j'ai mieux comprise. Je sais que son amour pour ton père était sincère, je l'ai senti à sa façon d'en parler, à la tristesse dans ses yeux qui démontre que son absence, aujourd'hui encore, est difficile à vivre pour elle.

La voix de sa grand-mère se brisa et finalement elle reprit d'un ton beaucoup moins assuré :

- James, j'ai besoin de savoir : pourquoi es-tu toujours par monts et par vaux plutôt qu'ici à gérer ton entreprise ? Pourquoi laisses-tu ce Grimlock prendre ta place ?

- Oh là ! Je t'arrête tout de suite grand-mère ! Je ne *laisse* pas Grimlock prendre ma place, il se l'est attribuée et apparemment elle semble beaucoup le satisfaire !

James comprit qu'il pouvait tout raconter à sa grand-mère, elle était à même de comprendre la situation. De temps à autre, elle l'interrompait pour poser une question et la conversation dura plus d'une heure. Lorsqu'elle raccrocha, elle avait prononcé au moins trois fois : « Eh bien ça alors ! » et James l'imaginait, assise droite dans son grand fauteuil, les sourcils froncés, la canne à portée de main. Il se fit la remarque que pour la première fois elle ne lui faisait pas peur, au contraire, sa présence, même à des milliers de kilomètres, était rassurante.

C'était un caractère sa grand-mère, le style à assommer à coups de canne le premier voleur venu, et à dire son fait à toute personne le méritant, fut-elle un personnage très haut placé ou non.

Le samedi suivant, James voulut se détendre un peu avant d'aller à son rendez-vous chez son locataire. Toutes ses soirées avaient été occupées à étudier ligne à ligne, mot à mot, la masse de documents que Clark continuait à lui faire parvenir, il avait donc décidé de faire une pause et de profiter un peu de l'ambiance parisienne. Confortablement installé à la terrasse d'un café des Champs Elysées, son attention fut soudainement attirée par une silhouette qui ne lui était pas inconnue. La jeune femme était relativement loin et il ne distinguait pas précisément les traits de son visage mais pourtant... Il était sûr de l'avoir déjà vue... Elle parlait avec animation à une autre jeune femme et traversait l'avenue. Un instant, elle s'arrêta au milieu de la chaussée et James la détailla avec attention. Il était sûr de la connaître, il réfléchissait à toute allure, passant en revue ses anciennes camarades de l'université. En France il ne connaissait personne, hormis ses collègues de travail. La jeune femme avait disparu de sa vue, masquée par la foule compacte, mais les pensées de James s'étaient soudainement bloquées sur sa collègue de travail, la ronchonchon qui ne souriait jamais. Se pourrait-il que?... Il guettait la foule qui remontait vers lui, sa curiosité brusquement éveillée, lorsque tout à coup elle réapparut à quelques mètres de lui. Elle discutait avec sa compagne, le regard rieur, l'air heureux et pleine d'une vie qui lui donnait une fraîcheur que James découvrait, sidéré. Très élégamment vêtue d'un tailleur qui soulignait sa taille, elle avait des jambes merveilleusement longues et sa poitrine tendait sa veste qui épousait ses formes sans un seul faux pli. L'élégance sans arrogance, la joie de vivre sans affectation, bref, la beauté en toute simplicité. Fanny était passée à quelques mètres de lui sans le remarquer, elle était trop occupée à discuter avec sa sœur et agitait ses mains sans faire attention à toute cette foule qui l'entourait. James avait un instant espéré qu'elle le voie, qu'elle s'arrête pour discuter avec lui, mais déjà elle s'éloignait et il n'osait la héler.

Il resta un long moment songeur, le regard dans le vide, le sourire accroché au coin des lèvres, tout à son étonnement et à sa surprise. Puis il régla sa note et à son tour se mêla à la foule qui, comme un fleuve, s'écoulait le long de l'avenue. Il se promena longtemps, espérant croiser de nouveau Fanny et finalement réalisa que c'était bientôt l'heure de son rendez-vous chez son locataire. Il se dirigea à grandes enjambées vers le quartier de son appartement et, après avoir composé le code, grimpa les marches en sifflotant. Il sonna et son locataire, un homme à l'air compassé et effacé, lui ouvrit et le fit entrer. Lorsqu'il eut refermé la porte,

ils échangèrent quelques banalités dans l'entrée en guise de préambule et James, qui ne tenait pas à s'attarder, vint droit au fait en lui demandant quel était son problème. L'homme, qui s'appelait Alan Douglas, le fit entrer dans le séjour et James remarqua un fauteuil au milieu de la pièce ainsi qu'une cordelette sur la table basse à proximité. Sans prêter attention à ces détails, il se tourna vers son interlocuteur qui affichait un sourire mielleux tandis que son regard s'était comme rétréci. James n'eut pas le loisir de prendre pleinement conscience de ces petits détails, le temps s'accéléra soudain et les événements prirent une tournure inattendue et plutôt brutale. En effet, Douglas lui avait sauté dessus et, avant qu'il ait réalisé ce qui se passait, James s'était retrouvé assis dans le fauteuil, le bras droit endolori par la poigne de fer de son agresseur. Celui-ci était en train de le ligoter lorsque James commença à protester. Douglas le contourna, lui fit face, et avec une vivacité que James n'aurait pas soupçonnée, lui envoya un coup de poing en plein visage. Puis, il reprit sa besogne, attachant sa proie au fauteuil avec application. James, sonné, reprenait ses esprits et tentait de faire le point mentalement. Finalement, s'efforçant de garder son calme il voulut le raisonner :

- Je ne sais pas ce qui se passe, mais je vous assure que...

Bing ! Il venait de prendre un nouveau coup de poing, cette fois-ci au creux de l'estomac. Le souffle court, grimaçant de douleur, il sentit la panique le gagner. Douglas avait fini de l'attacher et contourna le fauteuil. Lui saisissant les cheveux à pleine main, il lui redressa la tête et le fixa avec un regard qui le glaça d'effroi. Il sentait que Douglas non seulement maîtrisait la situation, mais qu'en plus était d'un calme qui faisait froid dans le dos. Tout cela était totalement incompréhensible, et le devint encore plus lorsque Douglas lui montra une section de fil électrique se terminant par une petite capsule oblongue. Les yeux de James naviguaient successivement du fil aux yeux de Douglas, tentant de comprendre ce qui se passait. L'homme le fixait toujours, les yeux rétrécis, sans aucune nervosité apparente et d'autant plus terrifiant. James finit par marmonner :

- Vous avez eu un problème avec le micro-onde ? Désolé. Si vous me détachez je peux aller en acheter un autre tout de suite...

Douglas le fixa encore quelques secondes et finalement entreprit de le fouiller avec minutie. Dans la poche intérieure de sa veste, coincé entre deux cordes, il repéra le portefeuille de James et, lui donnant un coup de coude dans la mâchoire pour lui projeter la tête en arrière, il arracha une partie de la poche pour en sortir son contenu. Sans plus se préoccuper de son prisonnier, il fouilla le portefeuille puis s'intéressa au passeport de James. Il l'ouvrit à la première page et haussa un sourcil étonné tandis qu'un demi-sourire se dessinait sur son visage. Il venait de découvrir que le nom indiqué sur le passeport ne correspondait pas à celui que

James lui avait donné. Il sortit de la pièce laissant son prisonnier seul, en proie à mille et une pensées. Ce dernier l'entendit parler au téléphone et comprit qu'il donnait son nom à son interlocuteur. Il attendit de longues minutes puis Douglas revint dans le salon et s'assit sur le canapé, allumant une cigarette sans plus se préoccuper de James. Celui-ci ne savait que faire, il tenta de le questionner :

- Pourquoi ? C'est de l'argent que vous voulez ? Vous êtes en train de vous assurer que vous avez bien trouvé votre cible ? Pour qui travaillez-vous ?

La sonnerie du téléphone de Douglas l'interrompit et il put observer ce dernier aller et venir dans le salon tout en écoutant son interlocuteur. De temps en temps, il interrompait ce qui ressemblait à un monologue et posait une question. Il était toujours aussi calme mais ses sourcils, désormais rapprochés l'un près de l'autre, indiquaient qu'il était face à un problème imprévu. Il raccrocha et sans jeter un regard à James, donna un nouveau coup de téléphone. Visiblement il connaissait bien son interlocuteur, il lui parlait de façon familière et lui dit simplement qu'il voulait tout savoir sur James Ralington, puis de nouveau il raccrocha. James lui lança d'un ton hargneux :

- Je ne sais pas à qui vous demandez des renseignements sur mon compte, mais sachez que dans ce domaine je suis le mieux placé pour vous informer. Ce n'est pas parce que je vous ai loué cet appartement sous le nom de ma mère que je suis le dernier des escrocs. J'ai mes raisons figurez-vous ! Je suis l'héritier d'une famille connue de tous aux États-Unis, je n'en ai pas honte, mais pour des raisons qui me sont personnelles j'ai préféré utiliser le nom de ma mère. Vous êtes en train de réaliser que vous vous êtes mis dans de sales draps, le poisson est plus gros que ce que vous pensiez ! Si vous me libérez, nous en resterons là, et ce serait bien mieux pour vous, croyez-moi !

James se tut. Son interlocuteur, impassible, s'absenta pour aller dans la pièce voisine et en ramena un ordinateur portable. Au bout de minutes qui semblèrent durer des siècles à James, le téléphone de Douglas sonna. Il décrocha et écouta tout en se mettant une fois de plus à arpenter la pièce, il semblait pensif lorsqu'il raccrocha. James hésita, voulu poser une question supplémentaire à son agresseur mais se ravisa, le dialogue ne semblait pas le fort de son locataire. Finalement Douglas entreprit de lui poser quelques questions, visiblement il en connaissait les réponses mais voulait s'assurer que James les connaissait aussi. Ce dernier lui indiqua ainsi dans quelle université il avait fait ses études, son adresse exacte, le fait qu'il était enfant unique, la date de naissance de sa mère et là, à ce moment précis, il s'énerma et rajouta :

- Je peux même vous dire celle de ma grand-mère : c'est le 10 mai 1942, vous voulez la date du décès de mon père : le ...

Douglas venait de lever la main, lui réclamant ainsi le silence. James sentit qu'il réfléchissait et n'ajouta rien. Au bout d'un moment Douglas lui demanda :

- À ta connaissance, y-a-t-il quelqu'un dans ton entourage qui aurait une bonne raison de surveiller tes faits et gestes ?

- Vous vous moquez de moi ? Vous le savez aussi bien que moi ! Qu'est-ce qu'Édouard s'imagine ? Me faire peur ? Me pousser à la démission suite à cette tentative d'intimidation ?

Douglas s'était assis devant son ordinateur et pianotait sur les touches, tandis que James s'était tu, fou de rage. Finalement, Douglas retourna l'écran de son ordinateur en direction de James en lui demandant :

- L'Édouard en question ?

Le visage de Grimlock apparaissait en gros sur l'écran et James hochait la tête sans dire un mot. Il se demandait pourquoi Douglas lui posait cette question, mais il réalisa que son beau-père avait sans aucun doute utilisé un intermédiaire, Douglas ne l'avait donc jamais vu.

- Vous n'avez pas été payé et vous voulez savoir à qui vous devez passer l'addition ? Rassurez-vous, Édouard sait se montrer large lorsque cela sert ses intérêts, il ne prendra pas le risque de ne pas vous donner ce qu'il vous doit...

Douglas reprit son téléphone et composa un numéro en restant dans la même pièce que James, il s'exprima en anglais :

- Bonjour, je voudrais le poste 46739 s'il vous plaît ; oui merci j'attends.

Quelques secondes plus tard il se présenta à son interlocuteur : Bonjour, c'est encore Douglas 455G2, je voudrais une nouvelle recherche sur Édouard Grimlock cette fois-ci. Il épela le nom et mit son téléphone sur haut-parleur, puis s'adressa à James :

- Visiblement ces micros n'étaient pas destinés à m'écouter moi, j'ai fait une erreur, tu as toutes mes excuses. Pour me faire pardonner je vais t'aider à en savoir un peu plus sur ce Grimlock.

James éclata de rire :

- Je sais déjà tout de lui : il est directeur général de Ralington, il a épousé ma mère, n'a pas d'enfant, il aime le pouvoir et l'argent et considère *mon* entreprise comme sienne. Sachant cela je suis dorénavant un obstacle pour lui puisque j'ai l'âge et les capacités intellectuelles de prendre ma place.

Tandis que James parlait, Douglas s'était placé derrière lui et défaisait ses liens. Sitôt ses mains libérées, James se retourna et envoya un grand coup de poing en direction de Douglas qui para le coup sans effort apparent, et qui en profita pour se saisir du bras vengeur et retourner James tout en l'immobilisant.

- Si tu envoies ton poing n'importe comment sur ton adversaire tu n'as aucune chance ! Regarde, tu dois garder à l'esprit...

James eut alors droit à une leçon d'art martial et à des généralités sur l'esquive et l'attaque jusqu'à ce qu'une voix dans le téléphone interrompe ce moment improbable. Ils firent le silence et Douglas, s'emparant du téléphone, lança un :
- J'écoute !

C'est ainsi que James découvrit que Grimlock, contrairement à ce qu'il avait dit à son père, n'était pas diplômé pour la simple et bonne raison qu'il avait échoué aux examens de fin d'année. Il avait été marié une première fois, à une riche héritière, c'était grâce cela qu'il avait eu cette première expérience à la direction d'une entreprise. C'était elle qui avait demandé le divorce en découvrant qu'il avait une maîtresse.

James ouvrait des yeux ronds, surpris non seulement par les informations qu'il entendait mais aussi par la facilité avec laquelle son interlocuteur avait pu les obtenir. Après avoir raccroché Douglas s'empara du fil électrique et montra la petite capsule qui le terminait :

- Et ça, tu as deviné ?

- Un micro ?

- Exact : j'ai fait passer l'appartement au crible, il y en avait une demi-douzaine de planqués un peu partout. Tu sais ce que cela signifie ?

- Que mon beau-père m'espionne... et que vous êtes ...

Douglas l'interrompt d'un geste de la main.

- Ça c'est la partie émergée de l'iceberg, mais la partie immergée me semble la plus intéressante :

1 : ton beau-père a peur de toi, donc tu es crédible, donc tu peux réussir.

2 : ton beau-père est prêt à employer des moyens illégaux pour parvenir à ses fins.

3 : il connaît un ou des spécialistes, prêts à l'aider.

Conclusion : Tu es dans de sales draps, car je soupçonne que tu es aussi peu préparé à jouer ce type de partie qu'à entamer un combat de boxe... Je me trompe ?

Il regardait James de biais, avec des petits plis au coin des yeux, qui pour la première fois, le rendirent sympathique à son interlocuteur. Celui-ci réfléchissait à toute allure, se demandant jusqu'où son beau-père était prêt à aller.

- La valorisation en bourse de ton entreprise, c'est combien exactement ?

- Il y a deux semaines elle était à quarante-deux milliards huit cent soixante-neuf millions de dollars...

Douglas émit un petit sifflement et déclara :

- Il ne laissera pas tomber... et toi, tu as la naïveté d'un poussin tout juste sorti de l'œuf !

Il y eut un long silence, James était comme abasourdi par les paroles de Douglas. Est-ce que tout ce qu'il avait mis sur pied avec ses amis avait vraiment un sens ? Douglas réfléchissait à voix haute :

- En tout cas il emploie les grands moyens, tu lui fais peur c'est certain. Tu as loué un autre appartement volontairement je suppose ?

- Non, mais la paie est maigre et l'appart que j'ai loué est plus près de mon lieu de travail... Et puis, je m'y sens chez moi et le fait qu'Édouard organise toujours tout autour de moi m'insupporte. Je veux être l'acteur de ma propre vie et pas seulement une marionnette entre ses mains...

- Voilà qui est sensé, mais sache une chose : il est dorénavant sur la défensive et je ne serais pas étonné qu'il passe à l'attaque.

- À l'attaque ? En quoi faisant ?

- Je ne sais pas, mais il va trouver, tu peux lui faire confiance...

James s'était pris la tête entre les mains. La situation prenait une tournure à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Finalement Douglas lui déclara :

- Écoute, je vais faire quelque chose que je ne fais jamais d'habitude, je vais te donner le numéro de ma ligne protégée. Cette ligne est prioritaire, au même titre que les services de secours, elle est brouillée mais si tu l'utilises ne sois pas trop explicite, ne donne pas ton nom, contente toi d'être... bon disons... la fée clochette, ça te va ? Tout en parlant, Douglas avait sorti un stylo et un papier et griffonnait ses coordonnées.

- Ne m'appelle pas par mon nom, appelle-moi... euh...

- Père Noël ?

Douglas regarda James avec les sourcils haussés en signe d'étonnement, puis finalement éclata de rire et répondit :

- Va pour Père Noël !

James, désorienté par la découverte des micros et trouvant dans la présence d'Alan un conseiller salutaire, passa le reste de la soirée en sa compagnie et lui expliqua la situation en détail. Il ne lui posa pas la question de savoir qui il était, il se doutait de la réponse et supputait qu'elle faisait partie de ces choses qui devaient rester dans le non-dit. Son instinct avait décidé de faire confiance à Douglas et ce dernier, désirant se rattraper de son erreur de jugement et découvrant ce qu'il considérait être un nouveau-né dans un monde de brutes, prit tout son temps pour s'expliquer avec le jeune homme et le prévenir des dangers potentiels qu'il devinait au vu de la situation. Grâce à lui, James réalisa que l'échiquier sur lequel il jouait était plus grand que ce qu'il pensait, ce qui compliquait la partie, mais pour rien au monde il n'aurait abandonné...

Vous pouvez acheter ce roman sur Amazon en version Kindle ou papier. Vous pouvez aussi l'acheter à la Fnac pour le lire sur votre Kobo.

Si le roman vous a plu, en mettant un petit mot dans la rubrique commentaire vous aiderez une auteure inconnue à trouver de nouveaux lecteurs. (Merci !)

Vous pouvez aussi me donner vos impressions par mail à l'adresse suivante :
fmichonnet@gmail.com

Du même auteur :

L'autre liberté
Rouges baisers

Ce texte a été déposé et est protégé en vertu de l'article L111 du code de la propriété intellectuelle, loi du 1^{er} juillet 1992.

©Fabienne Michonnet